

Contact des langues et conflits culturels dans le monde arabe

Cherifi Abdellouahed

Université d'Oran

I- L'irruption de la modernité

La découverte de l'occident au XIX^{ème} siècle et l'impact qui en résulta, les faits coloniaux, l'acquisition des langues étrangères, les exigences de changement et bien d'autres facteurs encore, ont engendré, dans le monde arabe, l'irruption de la modernité. Cette modernité a affecté l'essence même de l'homme arabe qui avait vécu durant des siècles dans un univers isolé, prisonnier de ses propres structures. La plupart des sociétés arabes n'ont pas réussi à réaliser leur équilibre facilement, c'est-à-dire sans troubles ni déchirements : le choc de la civilisation machiniste leur était d'autant plus dur qu'il leur venait des Autres, des " infidèles".

Tout cela signifie que ce contact entre l'Occident et l'Orient a eu des répercussions profondes et laissé des empreintes ineffaçables sur les sociétés arabes et leurs littératures. De nos jours encore, il n'y a guère de débats culturels ou politiques de quelque ampleur où ne reviennent constamment des mots-clés tels que : modernité et tradition, progrès matériel et valeurs spirituelles, identité, authenticité, etc.... Selon Von Grunebaum, "le monde musulman se consacre depuis plus de cent ans à une révision de son histoire,

mais il n'est pas encore parvenu à fonder dans une vision d'ensemble satisfaisante une interprétation correcte de son propre être, la technique méthodologique de l'Occident, et les exigences psychologiques du temps présent. "(1).

Bien sur, l'ouverture des Arabes sur l'Occident a traversé plusieurs phases distinctes et typiques (choc, repliement, inadaptation, modernisation partielle...), engendrant, progressivement, des transformations décisives au niveau des mœurs et des mentalités. Quant à la littérature, bouleversée par ce contact, elle a suivi-depuis le début- l'évolution de cette ouverture, essayant de discerner fidèlement les conséquences de dualité Orient/Occident.

Le réveil

Il y a d'abord l'expédition de Bonaparte en Egypte qui, malgré sa brièveté (1798-1801) délivre de l'obscurité les Egyptiens, inaugurant une nouvelle période pour les Arabes, al-Nahda, la renaissance. Cette campagne française détruit d'abord l'illusion indiscutée de la supériorité de l'Islam sur les "infidèles", puis pose un grave problème d'adaptation à des relations nouvelles. Dès le premier contact, l'esprit arabe observe, avec un sentiment de haine ou d'admiration, les réalisations militaires, techniques et culturelles de la France. L'œuvre d'al-Gabarti (1754-1825), Chroniques (2) reflète minutieusement les bouleversements apportés par la présence des français en terre arabe, ainsi que les impressions exprimées par les milieux encore attachés aux coutumes ancestrales.

L'œuvre de Napoléon fut ensuite poursuivie par son adversaire Muhammad Ali, qui réussit à se rendre le maître indépendant de l'Égypte, (nommé Wâlî en 1805). En se libérant du joug ottoman, il développa d'abord le sentiment national des Égyptiens et imposa. Ensuite, au pays un effort intense pour rattraper son retard et s'adapter à la civilisation occidentale. Il fit appel aux techniques européennes, entreprit un vaste programme de réformes économiques et militaires, fonda des écoles avec un personnel enseignant étranger et expédia des missions d'études pour diverses formations linguistiques et scientifiques.

La politique de modernisation de M. Ali fut introduite aussi au Liban et en Syrie, par son fils Ibrahim Pacha (1820-1840) et ces deux pays ne tardèrent pas à dépasser l'Égypte dans la course à la modernisation. Il semble d'ailleurs que les toutes premières manifestations littéraires ne se produisent, pas en Égypte préoccupée –à ce moment- par la politique et l'économie, mais dans ces deux pays du Châm où le intellectuels, aidés par les missionnaires protestants et catholiques, fondèrent des universités et des imprimeries, publièrent des textes arabes classiques, révélèrent aux Orientaux certains aspects de l'humanisme occidental.

Le contact entre les deux civilisations s'intensifia ainsi dans tout le Proche-Orient au XIX^{ème} par des liens directs. Les régimes allant de M. Ali à son petit fils Ismail fournirent-grâce à ce contact-une impulsion socio- politique à la nation, et donnèrent naissance à une intelligentsia qui ne cessa d'œuvre pour la rénovation de la culture arabe.

Toutefois, les tentations de ces hommes vont être rapidement brisées le monde arabe n'allait pas tarder à perdre sa liberté politique.

A. Le choc colonial

A vrai dire la période 1830-1918 marque l'écroulement d'un ordre ancien d'un bout à l'autre de l'aire islamique. C'est d'abord la fin des mythes qui ont longtemps façonné la vision du monde à partir d'intangibles certitudes : inviolabilité du territoire islamique (Dâr al-Islam) ; supériorité absolue de la civilisation et de la culture musulmanes ; indestructible cohésion des peuples unis dans la fraternité de l'umma, etc....

Au lendemain de la première guerre mondiale, les certitudes d'hier font place à d'amères réalités. Hormis certaines principautés, les pays Arabes, de l'Atlantique au Golfe persique, sont réduits les uns après les autres par l'inexorable machine militaire et technologique de l'Occident. Pratiquement, toute la vie des Arabes est soumise aux conditions et aux besoins de l'Europe. Ce sont les Anglais, les français, les Italiens et les Espagnols qui font travailler et vivre les populations ; quelques centaines de musulmans privilégiés, ou dont le concours est nécessaire comme intermédiaires, participent à la manne que se partagent les Occidentaux (3).

On le verra, l'intégration de la région arabe dans « l'aire occidentale » contribue largement à bouleverser la physionomie de la plupart des pays qui en font partie. On assiste alors à la destruction des vieilles structures et à la formation de nouvelles sociétés où l'influence occidentale, politique, intellectuelle, linguistique et littéraire s'exerce puissamment. Désormais, le domaine de l'Islam est disloqué, investi de toutes parts, soumis aux lois et cultures étrangères.

Au Machrek comme au Maghreb, les colonisateurs ont offert aux nouvelles générations arabes l'occasion de se mettre en contact avec les diverses expressions de la civilisation occidentale. Soucieux, d'ailleurs, de renforcer leur présence et leur influence, ils ont été amenés à imposer la langue anglaise et la langue française à tous les niveaux de l'enseignement, mesure qui était auparavant limitée aux écoles missionnaires.

Bien sûr, cette ouverture, créée essentiellement à des fins coloniales, a permis l'acheminement de la culture occidentale vers des jeunes générations venant de différentes couches sociales. Ce fut en même temps un instrument de promotion et de libération et détonateur d'une crise psychologique et socio-culturelle où s'affrontent et s'enchevêtrent un nombre considérable de problèmes et contradictions.

B. Les réactions

Comme nous l'avons déjà souligné, ce contact direct entre deux univers différents a entraîné diverses réactions dans le monde arabe, avec cependant un certain décalage dans le temps, dû au caractère plus ou moins précoce de chaque région. On le sait, dans toute société, le passage de la tradition à la modernité ne peut se faire sans heurts ni contre-coups, car il exige, avant tout, un changement des mentalités, des mœurs et des coutumes figées depuis des siècles dans un immobilisme inébranlable.

1. L'inadaptation

Au début de ce contact, la communauté musulmane, se sentant menacée dans sa totalité, se resserra, d'abord, sur elle-même refusant des concepts occidentaux et opposant sa

personnalité aux non-Arabs (Européens et Turcs). La plupart des musulmans de cette époque imbus de l'idée de la supériorité de leur race et de leur religion, protestèrent contre tout ce qui était nouveau. Ils cherchèrent protection dans les traditions et s'enfermèrent dans leurs valeurs-refuges.

Ayant ressenti le choc imposé par l'Occident comme une déchirure ou même comme une destruction, ces musulmans exprimèrent des sentiments de crainte à l'égard de toute innovation. Leurs esprits furent troublés par des modèles étrangers et ces idées venues de l'Europe qui les obligeaient à remettre en question toute leur vision de monde.

Selon Grunebaum, "quant les contacts s'établirent pour la première fois, les conceptions fondamentales des deux mondes étaient absolument incompatibles. Tandis qu'en Orient l'individu était incorporé et subordonné à la famille, au clan, à la tribu et à l'unité ethnico-religieuse, avec un Etat n'apportant qu'un minimum de coordination extérieure, l'Occident incarnait la primauté de l'être et en même temps son intégration dans l'Etat organique. (4)

Toutefois, avec le temps, l'impact de la civilisation occidentale fut irrésistible et la modernisation s'infiltra, doucement et graduellement, dans tous les domaines de la vie et de la pensée. Elle se développa d'abord dans les milieux bourgeois et intellectuels en rapport avec les Européens, alors qu'en revanche les milieux populaires (paysanneries, anciennes générations) restèrent encore dominés par les valeurs ancestrales. Dès la première guerre mondiale, de nombreux arabes, surtout dans les villes, s'étaient débarrassés

du préjugé défavorable à l'égard de la nouveauté (avant cette période, il aurait été impossible de prier à la mosquée la tête nue).

Il va de soi que ce premier contact suscita de nombreuses interrogations mêlées d'inquiétude et d'angoisse. D'un côté, on craint et on hait l'occident infidèle qui suscita en Orient des sociétés aux structures plaquées, et d'un autre côté, on est séduit par cet Occident, ses modes de vie et ses techniques.

Des sentiments antagonistes commencèrent ainsi à s'exprimer dans la vie comme dans la littérature. La naissance même du roman arabe fut liée à cette confrontation entre deux civilisations opposées.

2. L'évolution de la pensée arabe moderne

Cette pensée s'exprime, d'une façon ou d'une autre, par la lutte de deux tendances : la première conservatrice et traditionaliste, fière de son passé, de sa religion et de sa langue. La deuxième, influencée par la civilisation occidentale, est passionnée par l'évolution technique, sociale et économique de l'Europe.

a. La pensée moderniste

Cette tendance remonte à la première moitié du XIX^{ème} siècle. Elle a longtemps dominée la vie intellectuelle et politique des Arabes. Son point de départ n'est autre, pour l'essentiel, que la connaissance de la civilisation occidentale dont l'analyse permet de renouveler toutes les dimensions de

l'existence arabe. L'accent est mis sur l'esprit scientifique, le rationalisme philosophique, le libéralisme politique (5).

En effet, à partir de la Nahda et jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, de nombreux intellectuels arabes, attachés ou non à la religion, mais influencés par l'Occident, prennent une part décisive dans le processus de réorientation de la culture islamique et de conversion des mentalités. Leurs aspirations traduisent une conscience aiguë des nécessaires transformations socio- culturelles qu'exige la situation du monde musulman. Par la presse, le livre, l'apprentissage des langues occidentales, les conférences, ils s'emploient à former l'opinion publique de leurs peuples et à sensibiliser le citoyen aux réalités des temps nouveaux.

Certains de ces intellectuels ont même étudié et séjourné en Europe. Au terme de leur formation, ils se hâtaient d'introduire, dans leurs pays, les modèles culturels et l'esprit scientifique européens. Ils publiaient des ouvrages afin d'y introduire la pensée libérale occidentale, l'histoire de l'Europe, les grands principes de la révolution française, et aussi de fournir des renseignements sur la vie sociale occidentale, le rôle de la femme, les luttes pour l'égalité et la liberté, l'importance des institutions techniques et économiques, etc....

On peut affirmer que les modernistes ont joué un rôle important dans l'évolution de la culture et de la littérature arabes. Bien sûr, ils se sont heurtés à de profondes résistances.

b. Le réformisme musulman

Cette tendance est particulièrement dominée par la Salafiya ou comme l'appelle A. Abdelmalek "le fondamentalisme islamique". Selon certains chercheurs, l'accentuation trationaliste et qui a dominé la vie intellectuelle des musulmans, jusqu'à 1950, marquant largement leur culture "n'est pas seulement due à l'essor, dans les villes et les villages, d'une conscience populaire pour qui l'islam règle la vie quotidienne... Elle est également corrélative des hardiesses parfois prématurées ou maladroites des occidentalistes (6).

Les représentants de cette pensée (l'Afghan Gamal al-Dîn, l'Egyptien Muhammad Abduh, le syrien Tahar al Gaza iri, l'Irakien Sukri al-Alusi, le Tunisien Tahar ibn Assur, l'Algérien ibn Bâdis, etc...) se sont efforcés de rejeter tout fanatisme, préconisant une renaissance générale des pays musulmans par le retour aux vraies valeurs de l'Islam. Ils ont également repris l'igtiyhâd, c'est-à-dire l'effort personnel en vue d'interpréter l'Islam d'après les conditions du monde de leur temps sans en violer les principes fondamentaux. Leur espoir d'une renaissance implique une réforme religieuse dont le but est clair : régénérer l'Orient pour le mettre en mesure de résister à l'occident.

Sociologiquement et culturellement, les réformistes musulmans ont représenté, entre 1870. Et 1950, une élite dynamique qui a réussi à susciter de nouveaux débats, et a diffusé des idées et des attitudes, (7) auxquelles les écrivains ne pouvaient échapper. C'était autour des éléments religieux de base qu'ils désiraient soulever les masses et les

intellectuels, afin d'élaborer une nouvelle société islamique. Leur point de vue de départ était la décadence intérieure de la umma et l'état misérable des musulmans. Ils se fixaient comme but de ressusciter la culture musulmane et de travailler à élaborer une pensée religieuse capable de rendre l'Islam sa pureté.

A vrai dire, la pensée réformiste rencontre une grande audience parmi les populations musulmanes. Des écrivains arabes, ayant largement subi son influence, ne cessèrent d'appeler à un retour à la vraie tradition, aux sources de la foi épurée de toutes les scories et déformations. Ce fut là aussi l'occasion, pour eux, de déceler les maux sociaux et de critiquer sévèrement les superstitions, les déviations et l'irrationnel.

On constate ainsi que la tension entre les tenants du nouveau et ceux de l'ancien a été ressentie dans tous les secteurs de la vie privée et publique, plus naturellement dans les domaines politiques et culturels. Elle a marqué le début d'une crise de la conscience arabo- islamique qui, comme toute crise, a suscité des remous violents. Désormais, dans cette effervescence causée par la rencontre Orient/ Occident. L'homme arabe moderne était né.

Ces deux modes de pensée, parfaitement reflétés par l'écriture arabe moderne, s'affrontent depuis plus d'un siècle. Chaque courant s'imbrique dans un groupe social dont il exprime les aspirations et les visions. bien sûr il convient de se garder ici-comme l'a déjà souligné A. Abdelmalek-des parallélismes trop rigoureux des mises en équation directes,

(8) car dans des sociétés en pleine mutation, comme les sociétés arabes, de nombreux intellectuels passent par des étapes culturelles et des états d'âmes complexes à dominance tantôt religieuse, tantôt laïque libérale, tantôt proche de la laïcité marxiste (9).

Au fil des années, de nombreux mouvements religieux, culturels ou politique prennent naissance et se développent avec plus ou moins de succès. Toutefois, ces mouvements se rattachent tous, d'une manière ou d'une autre, aux deux grands courants de pensée qui sont à l'origine de la Nahda : le modernisme et le réformisme. Bien entendu, les grands événements nationaux et internationaux ont contribué largement à une diversification de ces courants de pensée, à leur radicalisation ou leur marginalisation. on peut ainsi parler du mouvement des frères Musulmans, des partis socialistes et marxistes, du nationalisme arabe et bien d'autres mouvements qui se rattachent aux deux grands courants qui viennent d'être mentionnés .

II. L'acculturation :

Sociologiquement parlant, l'acculturation comprend l'ensemble des phénomènes qui résultent du contact entre les individus ou les groupes de cultures différents avec les changements qui en découlent pour l'une des cultures ou pour les deux.

Ce terme s'applique donc à tout phénomène social où se présente une situation de conflit qui engage non plus tel intérêt déterminé, mais l'ensemble des personnes comprises à

la fois dans l'intériorité de leur vie et dans l'extériorité de leur réalité. Il faut bien comprendre qu'aucune société n'est jamais demeurée immobile. L'histoire du monde est faite de ce qu'on peut appeler 'l'entrecroisement des civilisations', c'est-à-dire de ce jeu complexe fait d'alliances, d'échanges et d'influences etc....

On constate ainsi que l'acculturation suggère l'idée d'une adaptation plus ou moins forcée à une culture étrangère, causant de grave perturbation au niveau de vécu social et de la pensée. Dans des sociétés sous-développées, comme les sociétés arabe, elle peut conduire à des conflits psychologique redoutables .Selon Von Grunebaum, « le processus d'acculturation avec se recherche d'une nouvelle identité [...] s'accompagne simultanément de triomphes et de douleurs, d'un sentiment d'énergie et d'infériorité qui se mélangent curieusement [...] L'individu et la société sont divisés contre eux-mêmes ». (10)

Personne ne peut nier que la colonisation a choqué l'esprit et les sentiments de tout Musulman. Elle a provoqué des transformations considérées par l'homme arabe comme une agression. Partout, le phénomène colonial a renforcé les facteurs de discontinuité notamment sur le plan de la pensée, exacerbé les tensions entre traditions et modernité sans fournir en compensation, une pensée capable de surmonter ou d'interpréter correctement les crises nées d'affrontements inégaux(11).

Il serait trop facile de prouver que, durant l'époque coloniale, la culture arabo-musulmane a été à la fois agressée

et enrichie. Agressée, elle l'a été, par l'aspect contraignant et non désiré de la civilisation occidentale. Mais cette agression, aussi perturbante et aussi aliénante qu'elle puisse être, a été salutaire par la remise en question même de la culture musulmane. On le sait, l'homme arabe, porteur d'une civilisation riche mais coupée de ses sources créatrices, s'est trouvé, brusquement, devant une vaste culture européenne, plus en phase avec l'évolution du monde. Il n'a pu s'empêcher de comparer les deux civilisations, de s'interroger sur les possibilités du renouveau et de douter des modèles traditionnellement admis.

Que ce soit au Machrek ou au Maghreb, ce dualisme tradition/modernité, fondé sur deux sources antagoniste, est présent sur tous les fronts (organisation sociale, cadres technico-économiques, esthétique, politique, etc...). Il a provoqué des réactions variées dans les différents milieux arabes dont le roman arabe s'est fait l'écho. A cet égard on peut distinguer :

1. Un groupe qui se lance à, corps perdu dans l'occidentalisation sans tenir compte de la valeur de son héritage.
2. Un groupe qui est convaincu, à tort où à raison, des mérites de son héritage. Il se dresse avec violence contre les influences occidentales.
3. Un groupe qui perçoit les deux modèles comme antagonistes et, cependant, nécessaires, il accepte la tradition, sans refuser le bénéfice de la novation technique. Son objectif est la construction d'une société bipolarisée fondée à la fois sur l'ouverture vers la modernité et sur le respect de la tradition .

Bien sur, les deux premier groupes sont conformistes, aliénés, tandis que ce troisième est sage : c'est une attitude responsable, consciente d'une troisième logique de l'histoire.

4. Un quatrième groupe qui ne veut ne se résigner aux cadres hérités et se scléroser dans les moules dépassés, ni chercher à prendre exemple sur l'Europe et accepter la civilisation occidentale telle qu'elle est. Déchirés entre ces deux moules, il essaie de nier la réalité, en refusant les évidences.

Ce groupe, composé particulièrement par des intellectuels, affronte deux codes de valeurs antithétiques. Il vit une crise psychologique aigue : possibilité de marginalisation, de déviation et de rupture d'équilibre. Le problème, c'est que ces intellectuels en révolte demeurent souvent incapables de choisir. Ils deviennent des déracinés.

L'écriture arabe contemporaine trouve souvent sa source dans ces modèles contradictoires. Elle s'intéresse à décrire cette ambiguïté culturelle qui se répercute, d'une façon ou d'une autre, sur l'homme, à analyser ce "conflit d'ambivalence" (12) qui a acquis un rôle essentiel dans les théories freudiennes.

On le sait, de nombreux écrivains arabes sont des acculturés qui maîtrisent au moins une langue étrangères. Cette double culture est susceptible d'entraîner chez eux une double capacité d'introspection qui donne à leur regard un éclat acéré et à leur imagination la jouissance d'investir deux cultures différentes. Mais cette double culture peut également constituer une cause possible de souffrance et de déchirement tragique.

III-conclusion

1. La coexistence pendant plus d'un siècle, de deux cultures concurrentes a fini par engendrer une situation essentiellement caractérisée par son ambivalence, autrement dit par un conflit permanent entre les modèles de la culture traditionnelle de la culture moderne.

2. L'élargissement d'un enseignement fondé sur le bilinguisme et le biculturalisme à des couches de plus en plus étendues de la population ne pouvant qu'éveiller un plus grand nombre de conscience à l'antagonisme entre les deux langues et les deux cultures se disputant non seulement le domaine éducatif, mais tout le champ social que l'action pour le développement économique a braqué sur des modèles occidentaux ayant une langue et une culture occidentales pour support. Du coup, le conflit des cultures se mue en une lutte ouverte entre la langue arabe et la langue de l'« autre ». il s'ensuivit une sorte d'exaspération du phénomène d'acculturation dont les retombées ne tardèrent pas à se faire sentir.

3. Les effets de la dissociation culturelle peuvent aller de refus et de la révolte jusqu'à l'opposition radicale au milieu. Les écrivains ont puisé à volonté dans cette large galerie de personnage à la fois mal dans leur peau, mal dans leur enveloppe sociale et mal jusque dans le moyen même d'expression de leur malaise, à savoir leur langage. On le sait, pour la grand majorité des jeunes, les deux langues (arabe et autre) ne sont pas sur un pied d'égalité et il serait vain de chercher à les y placer. Et parce que la langue maternelle est la première et qu'elle est associée à des contextes affectifs,

l'usurpation par une langue étrangère de la place qu'elle occupe ne va pas sans violence et fait beaucoup de mal.

4. L'histoire nous enseigne qu'une culture n'est agressée que parce qu'elle a rompu son contact avec le monde extérieure, qu'elle s'est fermée sur elle-même, et que, ce faisant, elle a sombré dans la décadence et la stérilité. Et on peut dire que, pour la totalité des pays arabes, cette agression culturelle relève au passé puisqu'elle a dû normalement prendre fin avec la décolonisation... ces pays doivent inscrire l'enseignement des langues vivantes dans le cadre du développement et de l'amélioration de leurs ressources humaines. le hiatus qui les sépare des pays développés devait les inciter à procéder à ce changement de perspective et à considérer l'enseignement des langues vivantes en termes d'efficacité et de volonté de développement et non à le subir en tant que retombée de l'acculturation.

Notes

1. G.E Von Grunebaum, Identité culturelle de l'islam, Paris Gallimard, 1973,16.
2. Traduction française par Joseph Cuocq Journal d'un notable du Caire, Paris, A Michel, 1979.
3. C.f.M Flory et R. Mantran, les Régimes Politiques des pays arabes, Paris PUF, 1968, 59-60
4. Grunembaum, Op, Cit, 138.
5. C.f.A. Abdelmalek, Anthologie de la littérature arabe – les Essais, Paris 1965,11.
6. M. A Arkoum, la pensée arabe, Paris, PUF, 1975,101.
7. C.f.M. Arkoum, Essai sur la pensée Islamique, Paris PUF, 1976, 83-90.
8. C.f.A. Abdelmalek, OP, Cit, 4.
9. C.f. A. Laraoui, la Crise des intellectuels arabes, 60-84 ; J Berque et J.P Charney, l'Ambivalence de la culture arabe.
10. G.E Von Grunebaum, OP, Cit, 164.
11. C.f.M. Arkoum, Pensées, 124.
12. L'Ambivalence suggère nécessairement une attitude affective dont les composantes négative et positives sont simultanément présentes..